

Études générales, francophonie européenne, français du Maghreb, de l'Afrique subsaharienne, du Canada et des Amériques créoles

Michael ABECASSIS et Gudrun LEDEGEN (dir.), *Les Voix des Français*, Bern, Peter Lang ("Modern French Identities", nn. 93 et 94), 2010, vol. 1: 372 pp., vol. 2: 480 pp.

Ces deux volumes regroupent les communications présentées au colloque *Les Voix des Français: usages et représentations*, organisé par l'AFLS (Association for French Language Studies) à l'Université d'Oxford du 3 au 5 septembre 2008. Dans son ensemble, cette publication s'avère un apport intéressant pour les recherches sur l'évolution et sur la variation du français, oral et écrit, en France et hors de France, grâce aux nombreuses études proposées, orientées vers différents aspects de la langue, tels que la prononciation, la morphosyntaxe, le lexique, la dimension dialogique et polyphonique. Dans ce compte rendu je me limiterai à évoquer les contributions concernant l'espace francophone non hexagonal.

Le premier volume propose des articles portant sur l'histoire du français, sur les contacts entre les langues dans des contextes de FLE/FLS ou plurilingues, sur l'analyse du discours appliquée à la presse. En ce qui concerne le français hors de France, Christian GUILBAULT s'appuie sur le modèle gravitationnel proposé par Louis-Jean CALVET¹ pour explorer les représentations liées à certains 'dialectes' (ou plutôt à certaines variétés de français parlées en France et dans les autres pays francophones) chez des apprenants canadiens de français langue seconde, afin d'en vérifier l'influence sur leurs productions langagières ("Représentations des locuteurs du français en Colombie-Britannique", pp. 41-52). Dans une perspective historique, Richard INGHAM essaie de mettre en cause la thèse de l'isolement du français insulaire tardif en se basant sur un corpus d'énoncés introduits par *aussi*, relevés dans les textes administratifs réunis dans la base textuelle Anglo-Norman

¹ Louis-Jean CALVET, *Pour une écologie des langues du monde*, Paris, Plon, 1999.

Hub Textbase (“*Aussi en anglo-normand: ordre syntaxique V2 et adverbe antéposé en français médiéval*”, pp. 53-65). Alain REY, propose une réflexion sur un “Paradoxe du français: une langue ‘victime’ et ‘bourreau’” (pp. 111-121), dans laquelle il évoque plusieurs cas de confrontation historique entre langues ayant des statuts différents, jusqu’aux rapports entre le français dit standard et les autres variétés géographiques en France et dans le monde; il en conclut qu’il est indispensable de prendre en compte “la politique de l’agresseur et de l’agressé [...] pour définir des politiques linguistiques plus égalitaires, plus démocratiques que celles qui sont dictées par des intérêts ou des présupposés idéologiques” (p. 120). Fabienne H. BAIDER examine le traitement lexicographique d’un corpus de noms de métiers au féminin issus de trois dictionnaires historiques réalisés en France et le compare à un corpus établi à partir des nomenclatures des guides de féminisation publiés au Québec, en Belgique et en Suisse; cela lui permet de soutenir qu’il existe une relation sémiotique entre le traitement lexicographique du genre grammatical féminin et les représentations sociales du genre naturel (“De l’indéfinitude. Féminisation, Variation, Représentation”, pp. 123-135). Finalement, Inès SADDOUR analyse le “Marquage de la simultanéité dans le discours narratif en arabe tunisien L1 et en français L2 par des apprenants adultes tunisiens” (pp. 343-355) en se basant sur un ensemble de 376 récits d’événements simultanés, dans lesquels les informateurs racontent ce qu’ils ont visionné dans 8 vidéos présentant des situations simultanées.

Le second volume accueille des articles touchant aux usages oral et écrit du français, des analyses syntaxiques et sémantiques, ainsi que plusieurs contributions sur les variétés francophones, réunies essentiellement dans la troisième partie, “Variation(s) en francophonie”. Deux études concernant ce domaine de recherche se trouvent cependant dans la première partie: Louise-Amélie COUGNON et Gudrun LEDEGEN s’intéressent à la variation diatopique dans le langage sms tel qu’il est utilisé en Belgique et à La Réunion, sur la base de deux corpus comparables, recueillis auprès d’environ 10.000 participants représentatifs de toutes les régions des deux pays enquêtés, pour un total d’environ 45.000 sms; cette analyse a permis de relever des traits propres à la variation diaphasique (français parlé ordinaire), diatopique (régionalismes belges et réunionnais) et diamésique (pratiques qui caractérisent l’écrit sms) (“*c’est écrire comme je parle. Une étude comparatiste de variétés de français dans l’écrit sms*”, pp. 39-57). Dans la contribution suivante Marie-Ève PERROT aborde la question de l’écriture du chiac, variété hybride parlée dans l’agglomération de Moncton, et choisit d’examiner les choix graphiques, typographiques et lexicaux exploités par Dano LEBLANC dans ses bandes dessinées consacrées au personnage d’Acadieman, ‘le first superhero acadien’, qui s’exprime en chiac et dont les épisodes ont été diffusés aussi par une chaîne de télévision, à travers deux DVD et sur le site www.acadieman.com (“Acadieman et l’Académie chiac: le chiac, de l’oral à l’écrit”, pp. 59-70). Deux autres études relatives

à des variétés acadiennes sont situées dans la troisième section du volume. Marco GIOLITTO adresse son attention au français acadien traditionnel, d'origine dialectale, "transmis oralement depuis deux siècles par les descendants des premiers colons" (p. 374), et avance des arguments visant à montrer que ce parler peut être assimilé, du point de vue sociolinguistique, aux langues régionales européennes, dont il partagerait plusieurs traits ("Premiers jalons d'une histoire sociale du français acadien au Nouveau-Brunswick", pp. 373-381). Robert W. RYAN étudie les témoignages fournis par 3 informateurs octogénaires de la baie de Sainte-Marie pour monter comment les tendances du 'français avancé' identifiées par Henri FREI sont à l'œuvre dans le syntagme verbal d'un parler acadien traditionnel ("La simplification et la différenciation formelles observées dans le syntagme verbal d'un parler acadien de la Nouvelle-Ecosse (Canada)", pp. 423-432). Une autre province canadienne, le Québec, fait l'objet de la contribution de Karen CODY, "Ethnic identity in bilingual speakers: a case study of a Québécois family in Montréal" (pp. 345-360), qui essaie de définir l'identité ethnique des membres de trois générations d'une famille montréalaise en analysant leurs attitudes et choix linguistiques. Enfin, une variété ontarienne de français est examinée, en perspective comparative avec une variété africaine, par Amélie HIEN et Julie BOISSONNEAULT, qui présentent une recherche, actuellement en cours, concernant le lexique des vêtements et les valeurs socioculturelles de ceux-ci, dont elles illustrent ici le volet purement linguistique: la recherche se fonde sur des entretiens semi-dirigés recueillis en 2007 dans les communautés de Sudbury et de Ouagadougou, où le français se trouve en situation minoritaire ("Le français du domaine vestimentaire au Burkina Faso et au Canada: les mots pour en parler", pp. 383-401).

Les autres contributions ont pour objet le français parlé en Afrique. L'article d'Ambroise QUEFFÉLEC ouvre la section consacrée à la francophonie par une description des principaux phénomènes qui caractérisent le processus d'appropriation du français par les Africains: d'une part l'émergence de normes endogènes et d'autre part l'hybridation due au contact avec les autres langues en présence dans le marché linguistique africain, qui se manifeste à travers l'alternance codique et par le développement de parlers métissés ("Vitalité et plasticité des français africains", pp. 321-344). Les autres contributions portant sur l'Afrique sont des analyses plus spécifiques de ces phénomènes. Élisabeth NGO NGOK-GRAUX vise à approfondir les connaissances sur le camfranglais en réfléchissant sur les jugements épilinguistiques qu'elle a recueillis à Douala; son enquête témoigne d'une perception globalement positive de ce parler, vu comme "un idiome qui traverse les réseaux et les couches sociales et qui parle, dans sa forme et ses valeurs sociales, au pluriculturalisme des citoyens camerounais" ("Le camfranglais dans l'imaginaire linguistique des habitants de Douala", pp. 403-411: cit. pp. 410-411). Au Cameroun s'intéresse également Adeline SIMO-SOUOP, qui décrit les résultats d'une enquête sur le français ordinaire parlé par des lycéens, conçue pour obser-

ver les restructurations syntaxiques du discours rapporté (“Le discours rapporté dans l’oral conversationnel camerounais: performativité et interpellation”, pp. 449-459). Inge SKATTUM s’attache au problème de la détermination d’une variété régionale et, s’appuyant sur une enquête menée en 2006 et 2008 auprès de 15 locuteurs bambarophones, elle examine le rapport entre les facteurs de variation inter- et intrasystémiques, ainsi que l’influence du substrat sur la variation diatopique du superstrat. Elle en conclut que le français parlé au Mali peut être considéré comme “une variété régionale propre à l’aire mandingue, de caractère basi- et mésolectal, parlé par des locuteurs scolarisés” (“Le français parlé du Mali: une variété régionale?”, pp. 433-448: cit. p. 446). Dominique Tiana RAZAFINDRATSIMBA s’applique à la “Situation sociolinguistique et [aux] usages / représentations du français à Madagascar” (pp. 413-422), étudiés à partir d’un corpus d’enquête recueilli auprès des étudiants de l’Université d’Antananarivo en 2005 et 2008. Le français, presque absent de la pratique quotidienne effective, s’avère toujours perçu comme une langue utile, en raison d’une part de son statut dominant dû à la colonisation et, d’autre part, parce qu’il est valorisé comme langue d’insertion scolaire et professionnelle, ainsi que comme langue à encrage identitaire grâce à son métissage avec le malgache. Le français de Mauritanie retient l’attention d’Alassane DIA, qui l’étudie à partir d’un corpus de production écrites d’élèves du secondaire qui ont suivi un parcours d’apprentissage du français d’au moins dix ans. Ce corpus est exploité pour observer l’emploi des connecteurs logiques et des expressions anaphoriques, ce qui “révèle la tendance du locuteur mauritanien à procéder à des restructurations donnant une couleur locale à la pratique du français” (p. 370) par le recours à des emplois spécifiques à l’usage local et même inconnus au français standard (“Des pratiques locales du français en Mauritanie. Étude de la construction de la cohésion textuelle”, pp. 361-371).

On constate que cet ouvrage, bien que non spécialement consacré à la francophonie, propose une quantité considérable de contributions ayant pour objet une région ou un pays francophone, ce qui témoigne du grand intérêt des linguistes pour ce domaine de recherche, ainsi que de la richesse de perspectives qu’il offre, largement représentées par les articles évoqués dans ce compte rendu.

Cristina BRANCAGLIONI

Karène SANCHEZ-SUMMERER (dir.), “Langue française, identité(s) et école(s): le cas de la minorité catholique au Levant (milieu XIX^e-XX^e siècles)”, “Représentations identitaires et apprentissage des langues: Europe, bassin méditerranéen (XVI^e-XX^e siècles)”, Actes de la journée d'étude organisée par la SIHFLES à l'université de Leyde, Pays-Bas, le 11 décembre 2009, *Documents pour l'Histoire du Français Langue Étrangère ou Seconde*, n. 45, décembre 2010

Ce numéro des *Documents de la SIHFLES* est organisé en deux parties. La première est consacrée au rôle et à l'importance du français au Moyen Orient dans la première moitié du XX^e siècle. Karène SANCHEZ-SUMMERER aborde la question du rapport entre langue française et religion catholique au sein des écoles catholiques françaises de Palestine entre 1870 et 1950 (“Les catholiques palestiniens et la langue française (1870-1950). Une langue des minorités devenue minoritaire?”, pp. 17-41), alors que la situation complexe du Liban est au centre de l'article d'Esther MÖLLER (“Les catholiques libanais et les écoles françaises du Liban”, pp. 43-67). Daniëlle OMER se concentre sur l'enseignement dans les écoles de l'AIU dans l'ancien Empire ottoman, utilisant prioritairement le français et l'hébreu, mais encourageant aussi l'emploi d'autres langues, utiles dans un 'pays' marqué par une grande hétérogénéité linguistique (“L'enseignement de 'la langue du pays' dans les écoles de l'Alliance israélite universelle (1860-1913)”, pp. 69-93).

La deuxième partie porte sur la présence du français dans quelques pays de l'Europe. La situation des Pays-Bas modernes a intéressé Madeleine VAN STRIEN-CHARDONNEAU et Marie-Christine KOK ESCALLE, qui soulignent particulièrement les différents usages du français, devenu langue des échanges internationaux et par là langue “de la modernité”, et qui se fait surtout véhicule d'une “culture” au sens large (“Le français aux Pays-Bas (XVII^e-XIX^e siècles): de la langue du bilinguisme élitare à une langue du plurilinguisme d'éducation”, pp. 123-156). La contribution de Nadia MINERVA, centrée sur l'Italie, concerne l'introduction de contenus “culturels” dans les manuels de FLE avant et après l'unification du pays (“Italie, 1830-1914. La mise en scène de l'autre et la naissance de l'identité nationale dans les manuels scolaires pour l'enseignement / apprentissage du français”, pp. 157-175). Julia NORDBLAD compare les manuels fondés sur la méthode directe utilisés en Bretagne et en Tornédalie (Suède) pour enseigner la langue nationale à partir des années 1880: dans les deux pays on retrouve des réflexions analogues, qui semblent rattacher régionalisme / emploi de la langue régionale d'un côté, et malpropreté personnelle de l'autre (“Le rôle de l'hygiène dans le discours de la méthode directe en Bretagne et en Tornédalie, 1880-1925”, pp. 177-197).

Maria COLOMBO

Rita DECIME, Gabriella VERNETTO (dir.), *Profil régional de la politique linguistique éducative. Région Autonome Vallée d'Aoste. Italie, Aoste, Assessorat de l'éducation et de la culture, Surintendance des écoles / Le Château, 2009, 134 pp.*

Élaboré dans le cadre d'un processus d'autoévaluation des politiques linguistiques éducatives encouragé par la Division de Politiques linguistiques du Conseil d'Europe, ce volume se veut une réflexion sur "l'éducation aux langues", conçue dans "une perspective holistique: l'enseignement / apprentissage des langues concerne aussi bien celui des langues dites étrangères ou secondes (auquel il est généralement limité) que celui de la / les langue(s) nationale(s) ou officielle(s), des langues régionales ou minoritaires, des langues des groupes d'immigrés" (pp. 16-17). Cette réflexion ne concerne donc pas seulement les langues officielles mais aussi les autres langues utilisées dans la région suite à la présence de ressortissants d'origine étrangère et à l'emploi des dialectes valdôtains, en particulier du francoprovençal.

Après une section introductive qui décrit la mise en œuvre du processus qui a permis de parvenir à la rédaction de ce document ("Le contexte et les objectifs du *Profil de politique linguistique éducative*", pp. 16-18), la section suivante dresse un tableau du "rôle et [de] la place des langues dans la Région Autonome Vallée d'Aoste" (pp. 19-26), où l'on décrit la complexité de la situation sociolinguistique valdôtaine en s'appuyant sur les résultats d'enquêtes récentes: on évoque notamment le déséquilibre entre l'italien et le français, aussi bien au niveau des pratiques que des représentations; les efforts pour l'intégration des enfants d'origine étrangère, qui se réalise à travers la promotion du plurilinguisme; la valeur emblématique du francoprovençal, qui s'avère toujours bien vivant dans la pratique quotidienne.

Les deux sections suivantes présentent d'une part les réussites de "La politique linguistique conduite en Vallée d'Aoste" (pp. 27-34) et de l'autre les difficultés de ce système éducatif, dont les efforts en faveur du bilinguisme s'avèrent encore trop limités au niveau de l'enseignement secondaire supérieur ("Quelques causes de fragilité des dispositifs d'enseignement des langues", pp. 35-40). Les actions qui ont été déjà mises en place pour faire face à ces problèmes sont décrites dans le chapitre consacré aux "Évolutions de la politique linguistique éducative engagées en Vallée d'Aoste" (pp. 41-48), où l'on évoque les initiatives de soutien aux langues autres que l'italien, les efforts pour adapter les épreuves de français aux besoins langagiers réels, les avancées de la recherche sur l'éducation bilingue. Une dernière section ("Quelques nouvelles pistes à explorer", pp. 49-60) décrit les initiatives "susceptibles de donner une dynamique nouvelle à l'enseignement des langues dans la région" (p. 49), toujours dans le cadre des concepts valorisés par le Conseil de l'Europe, comme une redéfinition des objec-

tifs d'enseignement de toutes les langues enseignées, une réflexion ultérieure sur l'évaluation des acquis linguistiques, la recherche d'occasions d'emploi authentique des langues apprises et d'initiatives pour "faire jouer à l'enseignement [du français] un rôle pivot dans la formation et d'éducation plurilingue" (p. 59).

Après quelques "Remarques conclusives" (pp. 61-62) – où l'on invite les autres régions italiennes à réaliser d'autres profils linguistiques afin de "contribuer à la définition d'une politique linguistique éducative en Italie et compléter ainsi, par un mouvement allant des Régions à l'État, l'action du Ministère de Rome" (p. 62) – la seconde partie du volume propose la version italienne des sections décrites ci-dessus (pp. 63-114) et une série d'annexes incluant un descriptif des "Documents exprimant la position du Conseil de l'Europe sur les politiques linguistiques éducatives" (pp. 115-116), une "Présentation des instruments du Conseil de l'Europe (Division des Politiques linguistiques)" (pp. 117-120), "Le Point de vue du Conseil de l'Europe en matière d'enseignement des langues: le plurilinguisme" (pp. 121-124), la liste des "Représentants des autorités nationales et experts du Conseil de l'Europe" (p. 125), le "Programme de visite du Groupe d'experts" (pp. 126-129), la "Liste des personnes rencontrées par le Groupe d'experts" (pp. 130-134).

Cristina BRANCAGLION

Felicia DUMAS, "La langue française et son enseignement en Roumanie: tradition, histoire et actualité", *Éducation et sociétés plurilingues*, n. 33, décembre 2012, pp. 3-14

Cet article offre de précieuses informations sur une aire marginale de la francophonie européenne, où la langue française a été adoptée à partir du milieu du XVIII^e siècle en tant que langue de la diplomatie et de la culture, "par l'intermédiaire de locuteurs natifs [ambassadeurs, consuls, professeurs de français] ou d'officiers francophones de l'armée russe" (p. 3) qui ont contribué à sa diffusion dans les principautés de Moldavie et de Valachie. Étant perçu comme langue des élites, le français devient matière d'enseignement et au début du XIX^e siècle les classes supérieures commencent à envoyer leurs fils à Paris pour compléter leurs études, ce qui renforce la francisation des milieux aristocratiques. Felicia DUMAS retrace en particulier l'évolution de l'enseignement de la langue et de la littérature françaises, d'abord grâce à l'essor des établissements privés, puis dans le cadre de l'instruction publique (à partir de 1827-1828) et des universités, où la première Chaire de français a été créée en 1897. La tradition francophone et francophile résiste aux limitations imposées par la dictature communiste (1947-1989), caractérisée par une politique de russification de l'enseignement; pendant ces années, le français devient, pour les intellectuels roumains, "un véritable refuge culturel et moyen

de résistance à l'oppression et aux absurdités de ce régime" (p. 10). Le français ne retrouve sa place historique qu'après la fin du régime; sa diffusion profite en particulier des nombreux programmes d'échange avec les universités de France et va jusqu'à la réalisation de licences francophones dont les cours sont dispensés entièrement en français.

Cristina BRANCAGLIONE

Zsuzsanna FAGYAL, *Accents de Banlieue. Aspects prosodiques du français populaire en contact avec les langues de l'immigration*, Paris, L'Harmattan, 2010, 216 pp.

Les mérites de cet ouvrage sont mis en relief dans la "Préface" (pp. 7-14) signée par Françoise GADET, qui souligne l'intérêt d'une réflexion sur le contact des langues dans une recherche consacrée au français des jeunes de banlieue. Il s'agit en effet d'une question essentielle dans ce travail, qui vise à décrire "l'effet indirect sur ce qu'on appelle 'accent des banlieues' du contact avec les 'langues d'héritage' d'Afrique du Nord les plus répandues en France lors des dernières grandes vagues d'immigration d'après-guerre" (p. 8). Les résultats, qui s'appuient sur des analyses de phonétique acoustique, confirment que "les humains appliquent aux langues des stratégies et des processus qui sont toujours à peu près les mêmes" et montrent comment "la langue des jeunes recoupe ce qu'on a appris d'autres terrains lointains", notamment grâce aux études sur "les français périphériques et les créoles" (p. 13).

FAGYAL présente le volume dans une "Introduction" (pp. 15-20) où elle situe sa recherche dans le cadre des travaux de la phonostylistique française (Pierre LÉON et Yván FÓNAGY). Son objectif est essentiellement celui d'étudier les "aspects [...] rythmiques des parlars des adolescents d'origine ouvrière et multilingue dans un quartier périphérique de la capitale"; il s'agit de locuteurs appartenant aux mouvements d'immigration d'après-guerre, qui vivent dans un milieu où les langues d'héritage continuent d'exister, étant pratiquées en famille ou dans les communautés religieuses: le français, langue dominante, s'avère ainsi marqué par l'influence de ce "paysage sonore multilingue" et "reçoit l'appellation 'accent de banlieue'" (p. 17).

Le volume est organisé en six chapitres, dont le premier ("Parlers et migrations", pp. 21-44) présente le cadre historique et culturel d'évolution d'un accent de banlieue, qui naît dans un contexte de "français parlé non normé des non érudits" (p. 27) aux périphéries de Paris, quartiers devenus plurilingues vers la fin du XX^e siècle; ces pratiques langagières ont été l'objet de nombreuses évocations médiatiques, retracées dans ce chapitre, phénomène qui révèle "une insécurité croissante à l'égard des modes de transmission altérés du français dans les quartiers ouvriers défavorisés les plus touchés par la ségrégation sociale" (p. 27). Le

chapitre suivant (“Espaces et contact”, pp. 45-71) décrit la situation socio-démographique des banlieues multiethniques de Paris, où l’on constate “un plurilinguisme actif dont l’influence s’étend au-delà des communautés d’origine maghrébine” (p. 57); le chapitre se termine par un paragraphe consacré à la ville de La Courneuve, terrain d’enquête de cette recherche, dont la méthode et les informateurs sont décrits dans le chapitre 3 (“Enquête”, pp. 73-102). Réalisée en plusieurs sessions entre mai 2000 et décembre 2002, l’enquête concerne 16 adolescents âgés de 11 à 14 ans, dont 8 sont bilingues franco-arabes (ayant différentes variétés d’arabe – algérien, tunisien, marocain – comme langues d’héritage) et 8 sont monolingues français; les enregistrements ont permis de recueillir un corpus “d’échantillons de parole extraits de trois styles contextuels de formalité décroissante” (p. 73), notamment une lecture à voix haute, un commentaire d’images, et un jeu d’association libre. Les particularités rythmiques des deux groupes de locuteurs sont analysées dans les chapitres 4 (“Rythme et hybridations: analyses acoustiques”, pp. 103-130) et 5 (“Rythme et hybridations: variations allophoniques”, pp. 131-163), suivant l’approche définie par Frank RAMUS, Marina NESPOR et Jacques MEHLER², basée sur la segmentation de la parole en voyelles et consonnes et sur une représentation des catégories rythmiques sur un continuum; le but est celui d’“étudier l’influence des variétés vernaculaires de l’arabe sur le phonétisme des parlers jeunes dits ‘de banlieue’” (p. 90). Le dernier chapitre (“Accents de banlieue”, pp. 165-182) propose une analyse sociolinguistique des résultats obtenus. FAGYAL y conclut que les différences entre les réalisations des deux groupes de locuteurs “consist[ent] en l’extension du champ d’usage de certains phénomènes phoniques déjà existants dans la langue” (p. 177), à savoir l’attaque glottalisée, les élisions et les dévoisements; ces phénomènes se propagent progressivement, par imitation de certains individus, et leur diffusion peut atteindre aussi les locuteurs monolingues.

Le volume fournit en annexe la liste des “mots-cibles et commentaires d’images” (p. 183) sollicités dans les entretiens; sa consultation est facilitée grâce à deux index, des noms propres (pp. 205-207) et thématique (pp. 208-210).

Cristina BRANCAGLION

² “Correlates of linguistic rhythm in the speech signal”, *Cognition*, vol. 73, n. 3, 1999, pp. 265-292.

Gérard VIGNER (dir.), “Accueil et formation des enfants étrangers en France de la fin du XIX^e siècle au début de la Deuxième Guerre mondiale”, Actes de la journée d'étude organisée par la SIHFLES à la Cité nationale de l'histoire de l'immigration, Palais de la Porte Dorée, Paris, le 7 mai 2010, *Documents pour l'Histoire du Français Langue Étrangère ou Seconde*, n. 46, juin 2011

La perspective adoptée dans ce numéro des *Documents de la SIHFLES* renverse en quelque sorte la donne, l'“étranger” se situant cette fois dans la France même: il s'agit en effet d'une série de réflexions sur l'enseignement du français aux enfants de familles immigrées entre la fin du XIX^e siècle et le milieu du siècle suivant. Toutes les communautés et les langues concernées n'ont évidemment pas pu être prises en compte ici: Walter KUSTERS a étudié “Les politiques éducatives de la Troisième République et les enfants d'immigrants belges dans le département du Nord” (soumis à une assimilation linguistique voulue par les immigrants eux-mêmes, pp. 15-32), Janine PONTY “L'exception polonaise” (à savoir l'effort assumé par la Pologne pour assurer, en dérogation aux lois FERRY, un enseignement complémentaire en polonais aux enfants des ouvriers immigrés en France, pp. 33-45), Jean-Philippe NAMONT “La scolarisation des enfants tchèques et slovaques en France dans l'entre-deux-guerres”, en particulier “de l'école au lycée” (avec l'introduction de cours de langue et de civilisation des pays d'origine, pp. 47-71), Jean-Sébastien GAUTHIER “L'accueil dans les écoles de Valence des enfants des premiers réfugiés arméniens (1923-1936)” (l'immigration ayant fait suite au génocide de 1915, pp. 73-104), Geneviève DREYFUS-ARMAND “L'accueil des enfants espagnols en France pendant la guerre d'Espagne et après la victoire franquiste” (pp. 105-122, avec l'exemple particulier de l'école espagnole de Montauban), Sabine ZEITOUN “L'accueil des enfants juifs étrangers en France et leur sort sous l'Occupation” (avec une attention particulière pour les différentes phases qui se succèdent avant et après la seconde guerre mondiale, pp. 123-144). C'est André CHERVEL, spécialiste de l'histoire de l'enseignement du français, qui s'est chargé d'une sorte de bilan, en mettant en rapport les réformes introduites par la Troisième République et ces vagues successives d'immigration, qui exigeaient d'une certaine manière la transformation de l'enseignement du français “langue maternelle” en enseignement du français “langue seconde”.

Signalons aussi deux thèses soutenues récemment et présentées dans ce même volume: *Les écoles françaises au Liban 1909-1943: lieux de la “mission civilisatrice”?* d'Esther MÖLLER (Jacobs Université, Bremen, Allemagne, janvier 2011, ici pp. 181-192) et *Enseignants coloniaux: Madagascar, 1896-1960* de Simon DUTEIL (Université du Havre, octobre 2009, pp. 193-203).

Maria COLOMBO

Luca PIERDOMINICI (dir.), *Ravy en pensee plaisante et lie*, Fano, Aras, 2012, 480 pp.

Ce volume est un hommage à Gabriella ALMANZA CIOTTI, professeur émérite de Langue et Littérature française à l'Università degli Studi di Macerata. Parmi les nombreuses contributions recueillies, nous nous limiterons à signaler deux apports concernant les problématiques linguistiques posées par la production littéraire francophone de quelques auteurs d'origine maghrébine.

Marta MONTESARCHIO, dans "La lingua plurima dell'identità algerina. Malika Mokeddem, un esempio di *métissage* linguistico" (pp. 271-287), part de la question de l'identité chez les écrivains du Maghreb pour se focaliser ensuite sur le rôle de la langue dans la quête identitaire des intellectuels algériens, ces derniers étant les plus touchés par le conflit entre deux cultures, deux mondes, deux langues (l'arabe et le français, mais aussi le dialecte algérien et le tamazight – le berbère). Le choix de la langue d'écriture devient le symbole de la résolution à laquelle ces auteurs sont enfin parvenus: un mélange linguistique qui s'exprime par la rencontre de l'arabe et du français et qui finit par se distinguer nettement du français standard. Chez Malika MOKEDDEM, l'une des écrivaines algériennes contemporaines les plus appréciées, ce contact est encore plus évident; l'auteur de l'article remarque, surtout à propos du roman *Le siècle des sauterelles* (1992), que plusieurs métaphores arabes sont transposées en français. Cela permet au lecteur de se rapprocher de la réalité plurielle dont le texte en français se fait le porte-parole, au-delà de tout clivage strictement dichotomique.

La présence d'éléments linguistiques renvoyant à l'arabe caractérise également les romans des écrivains beurs, mais avec quelques différences entre la première et la deuxième génération. Danilo VICCA, dans "Presenze e dissolvenze dell'arabo in *banlieue*: dalla comunicazione araba all'arabità' evocata" (pp. 289-306), s'occupe en effet d'étudier le rôle de l'arabe dans le Français Contemporain des Cités par l'analyse de deux romans des années 80 (*Le thé au harem d'Archi Ahmed* de Mehdi CHAREF, 1983, et *Le gone du Chaâba* d'Azouz BEGAG, 1986) et de deux ouvrages plus récents (*Boumkœur* de Rachid DJAÏDANI, 1999, et *Kiffe Kiffe demain* de Faïza GUËNE, 2004). L'influence de l'arabe sur le français se manifeste dans ces textes à plusieurs niveaux – morphologique, lexical, phonologique – même si chez la deuxième génération d'écrivains le phénomène se fait de moins en moins manifeste; VICCA fait également remarquer que le passage "da una dimensione comunicativa dell'arabo' ad una evocativa dell'arabità', [...] avvolge il prestito [...] nell'atmosfera di un discorso religioso reso polemico e problematico dall'ironia" (p. 306).

Elisabetta BEVILACQUA

Musanji NGALASSO-MWATHA (dir.), *L'imaginaire linguistique dans les discours littéraires, politiques et médiatiques en Afrique*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux ("Études africaines et créoles"), 2010, 662 pp.

Ce volume propose une partie des communications présentées en 2008 à un colloque organisé par le Centre d'Études Linguistiques et Littéraires Francophones et Africaines de l'Université Bordeaux 3, consacrées à l'analyse de l'imaginaire linguistique (IL) dans différents types de discours produits en Afrique subsaharienne et au Maghreb.

Introduit par un "Avant-propos" de Musanji NGALASSO-MWATHA (pp. 11-25), l'ouvrage est organisé en quatre parties, dont la première ("Aspects théoriques et méthodologiques"), accueille des contributions visant à définir le concept d'IL, ainsi qu'à décrire ses applications et les nouvelles perspectives de recherches qu'il permet de développer. La notion d'IL est illustrée dans le premier article par Anne-Marie HOUEBINE-GRAVAUD, qui a relancé le concept vers la fin des années 1970: elle rappelle ici l'évolution de cette approche, qui vise à valoriser le rôle du sujet parlant en étudiant ses productions ou comportements linguistiques dans une perspective explicative et dynamique, basée sur un système de "normes" objectives et subjectives; HOUEBINE-GRAVAUD donne en outre quelques exemples d'applications possibles (étude de l'IL de Balzac, recours à cette approche dans le cadre des travaux de la commission sur la féminisation des noms de métiers) et réfléchit à la possibilité d'une reformulation de cette notion en termes d'imaginaire culturel ("Concept ou théorique: l'imaginaire linguistique, sa formation, son extension", pp. 29-50). Dans la contribution suivante Cécile CANUT retrace l'évolution des études sur les langues en Afrique, depuis le paradigme évolutionniste qui s'est établi au XIX^e siècle, jusqu'aux approches structuraliste et sociolinguistique développées au XX^e siècle, qui tendent l'une et l'autre à instrumentaliser la langue et à la couper du sujet parlant; finalement CANUT souligne l'intérêt des analyses portant sur l'IL pour appréhender l'hétérogénéité linguistique en dehors de toute vision catégorisante du langage ("Politique des imaginaires linguistiques. Pour une Afrique des discours", pp. 51-70). D'autres articles de cette section portent sur l'IL de quelques écrivains africains: Edmond BILOA étudie "L'imaginaire linguistique dans le discours littéraire" (pp. 71-95) de Mongo BETI, Calixthe BEYALA, Lottin WEKAPE, Sembène OUSMANE, et Amadou HAMPATÉ BÂ, en proposant une analyse thématique de leurs discours épilinguistiques qui fait ressortir la "conscience plurilingue" (p. 74) de ces écrivains, leurs façons de rendre compte de la pluralité des langues en présence, leur rapport à la norme; Eyman SIDDIG HASSAN se penche sur un corpus de discours médiatiques et littéraires d'Ahmadou KOUROUMA, Assia DJEBAR, KATEB Yacine et Tahar BEN JELLOUN, pour montrer en particulier les implications iden-

titaires des représentations linguistiques (“Écrire dans la langue de l’autre: un dilemme dans une quête d’identité”, pp. 115-131); Babacar FAYE adresse son attention à Ousmane SEMBÈNE et à Amadou KOUROUMA en interrogeant leurs paratextes (“discours autour du texte littéraire”, p. 152) afin de définir leur rapport à la langue et de décrire les effets de ces représentations sur leur pratique littéraire (“Imaginaire linguistique dans le paratexte et déconstruction / reconstruction des ‘normes’ dans le texte hétérolingue”, pp. 151-169). Ozouf Sénamin AMEDEGNATO s’intéresse au parler petit-nègre et essaie de définir les fonctions de sa mise en scène dans le discours littéraire ou paralittéraire: fonction divertissante dans la bande dessinée belge, fonction exotique chez les écrivains français, fonction ‘distanciatrice’ et minorisante chez les écrivains africains (“‘Non-langue’ et littérature. L’exemple du parler petit-nègre”, pp. 97-114). En dehors de la réflexion sur l’IL, Pierre FANDIO adresse son attention à la culture populaire camerounaise (chansons et nouvelles formes théâtrales) pour illustrer les difficultés inhérentes à la constitution d’un corpus de recherche fait de productions orales en camfranglais, en l’absence d’une graphie et d’une syntaxe stables (“Dynamique des langues et rénovation de la parole poétique au Cameroun”, pp. 133-149).

La deuxième partie du volume, “L’imaginaire linguistique dans les discours littéraires”, réunit des études consacrées à des écrivains africains et maghrébins visant à mettre en lumière leur rapport à langue française, que ce soit sous un angle linguistique – centré autour de la créativité lexicale, de la mimésis de l’oral, de l’évocation de la variation linguistique ou du métissage des langues et des registres – ou bien dans la perspective d’un questionnement sur l’altérité linguistique et sur les enjeux identitaires et culturels véhiculés par la langue. Certains de ces articles prennent en considération la production de plusieurs auteurs: Zohra BOUCHENTOUF-SIAGH s’intéresse à trois écrivaines algériennes, Assia DJEBAR, Malika MOKEDDEM, Leïla SEBBAR (“Imaginaire linguistique et production littéraire francophone”, pp. 225-240); toujours dans le domaine maghrébin, Yamna ABDELKADER examine deux romans de Mohamed KACIMI et de Nourredine SAADI parus en 2008 (“Transhumances littéraires. Éléments de réflexion sur la littérature actuelle de langue française issue du Maghreb”, pp. 263-275); Rodolphine Sylvie WAMBA et Gérard-Marie NOUMSSI analysent un corpus incluant des romans de Sembène OUSMANE, Amadou HAMPÂTÉ BÂ, Ahmadou KOUROUMA, Sony LABOU TANSI, Mongo BETI, Patrice NGANANG (“Imaginaire linguistique et polyglossie dans le roman africain”, pp. 241-262); Françoise NAUDILLON adresse son attention aux romans policiers d’Achille NGOYE, Mongo BETI, Yasmina KHADRA (“Polar africain et subversion langagière”, pp. 349-365). La plupart des contributions sont consacrées à un seul auteur, parmi lesquels quelques classiques de la littérature africaine tels que SENGHOR (Marco BONHOMME, “Figures analogiques et rhétorique de l’imaginaire chez Léopold Sédar Senghor”, pp. 173-189), Mongo BETI (Odette BEMMO, “Imaginaire et représentation linguistiques dans *Trop de soleil tue l’amour*

de Mongo Beti”, pp. 285-299), Ahmadou KOUROUMA (Jean-Pierre FEWOU NGOULOURE, “Impression et expression linguistiques chez Kourouma”, pp. 301-315), Tchicaya U TAM’SI (Jean-Michel NZIKOU, “Scripturalité française et oraliture africaine: esthétique et imaginaire linguistique chez Tchicaya U Tam’Si”, pp. 391-409). Les autres contributions sont vouées à la production de Tierno MONÉNEMBO (Boubacar DIALLO, “Voix plurielles, pluralité des langues: pratiques plurilingues chez Tierno Monénembo”, pp. 207-224) et d’écrivains contemporains, comme la camerounaise Élisabeth TCHOUNGUI (Marie-Rose ABOMO-MAURIN, “*Je vous soute la pluie*, le français camerounais dans tous ses états”, pp. 191-205), l’algérienne Malika MOKEDDEM (Dalila BELKACEM, “Les écrits de Malika Mokeddem: un imaginaire linguistique métissé”, pp. 317-329), le kenyan Kyallo WADI WAMITILA (Rémi-Armand TCHOKOTHE, “Des mots ‘locaux’ pour décrire le ‘global’. Réponse d’un roman swahili à la mondialisation”, pp. 367-377). Germain NYADA s’intéresse au roman autobiographique d’une figure-clé de la lutte anticolonialiste (“Les formes linguistiques dans le récit d’enfance d’Afrique francophone: l’exemple de *La Marseillaise de mon enfance* de Jean-Martin Tchaptchet”, pp. 379-390), tandis que Ahmed EISA ADAM explore la littérature orale des peuples *darfour* du Soudan (“Imaginaire linguistique et identité culturelle dans la littérature orale au Darfour”, pp. 331-348). Jacques CHEVRIER situe sa contribution en dehors de la thématique du volume, en proposant un article sur “Le Complexe de Diogène: écritures de la ville et de la nature dans le roman de Mamadou Soukouna, *Le Désert inhumain*” (pp. 277-284).

La troisième partie, “L’imaginaire linguistique dans les discours politiques”, s’ouvre par une analyse de la dimension argumentative de l’ouvrage collectif paru en 2008, *L’Afrique répond à Sarkozy. Contre le discours de Dakar* (Mongi MADINI et Andrée CHAUVIN-VILENO, “L’imaginaire à l’épreuve de la controverse”, pp. 413-434) et inclut deux essais consacrés aux stratégies de persuasion, l’un centré autour des discours des leaders africains Modibo KEITA et Sékou TOURÉ (Alpha Ousmane BARRY, “L’imaginaire socio-discursif dans l’éloquence politique en Afrique”, pp. 435-455), l’autre visant à faire ressortir la fonction de persuasion du recours aux créations lexicales ivoiriennes dans les discours de quelques personnalités politiques (Mian AYÉMIEN, “De ‘ivoirité’ à ‘refondateur’: analyse rhétorique des créations langagières dans les discours politiques en Côte d’Ivoire”, pp. 473-487). Emmanuelle DANBLON et Sélom K. GBANOU choisissent comme corpus de référence des formes rhétoriques africaines, la première s’intéressant à la tradition de la palabre africaine et notamment aux tribunaux *gacaca* institués après le génocide rwandais (“La palabre et la rhétorique: le défi d’une rencontre entre deux imaginaires”, pp. 457-472), le second étudiant les procédés mis en place dans des spectacles populaires basés sur un conflit entre deux parties (“Éthos et modalités discursives dans la dramaturgie populaire du Halo”, pp. 489-509). Cette section accueille en outre une analyse de l’imaginaire lié aux représentations des Africains à travers

les stéréotypes et idées reçues véhiculés par les manuels scolaires (David BEDOURET, “Les stéréotypes de l’Afrique noire à travers le lexique et le discours de la géographie scolaire dans les manuels des années 1959 à nos jours”, pp. 511-523), ainsi qu’un examen des chansons de Lapiro de MBANGA (Martine FANDIO NDAWOUO, “Créativité et inventivité linguistique: approche pragma-énonciative de la chanson populaire camerounaise”, pp. 526-542).

La dernière partie est consacrée aux études portant sur “L’imaginaire linguistique dans les discours médiatiques” oraux et écrits. En ce qui concerne le Maghreb, Fatima Zohra LALAOUI-CHIALI, s’intéresse aux rapports entre “La caricature et les marques transcodiques” (pp. 583-602) dans un corpus de vignettes publiées par le dessinateur DILEM en 1999-2000 dans le quotidien algérien *Liberté*; Aïcha BELHAÏBA, analyse les propos épilinguistiques concernant les différentes langues utilisées au Maroc (français, arabe, berbère), dans un corpus incluant des documents écrits et télévisuels (“L’imaginaire linguistique dans le discours médiatique au Maghreb: le cas du Maroc”, pp. 617-629); Kamila OULEBSIR s’appuie sur corpus de presse écrite pour explorer le thème de la révolution algérienne, en identifiant les structures linguistiques récurrentes, qui tendent à se constituer en stéréotypes, dans lesquelles se reflète l’imaginaire collectif de la communauté (“Imaginaire sous le discours et discours sur l’imaginaire: analyse des stéréotypes de la révolution algérienne”, pp. 649-661). Quant aux articles concernant l’Afrique subsaharienne, deux sont des analyses linguistiques visant à décrire comment les journalistes s’approprient la langue française: il s’agit d’un examen des phénomènes néologiques utilisés à des fins de dérision dans un avatar africain du *Canard enchaîné* (Fatoumata Diaraye DIALLO, “Imaginaire linguistique et création verbale dans le satirique guinéen *Le Lynx*”, pp. 545-562) et d’une étude sur l’hybridité linguistique due aux apports de l’oralité, du langage populaire et des langues locales dans l’hebdomadaire *Liberté* (Anate KOUMÉALO, “Imaginaire linguistique dans la presse togolaise: appropriations, inventions et interférences”, pp. 563-582). Abdoulaye IMOROU adresse son attention aux médias oraux pour s’interroger sur l’efficacité et la légitimité des stratégies mises en place par une radio qui a opté pour une ligne éditoriale orientée à la sensibilisation à la paix (“Questions sur les stratégies d’un média pour la paix, *Radio Okapi* en République Démocratique du Congo”, pp. 603-616). Une contribution est consacrée à la poésie urbaine ivoirienne, sans doute parce que véhiculée surtout à travers la radio: Kobenan N’guettia Martin KOUADIO s’appuie sur la production du groupe *Garba 50* pour décrire les stratégies linguistiques et des images métaphoriques à l’œuvre dans leurs poèmes chantés (“Le rap en Côte d’Ivoire: la désarticulation du code français et les significations d’une poésie urbaine chantée”, pp. 631-647).

Malgré quelques incohérences dans la distribution thématique des articles et dans l’application du concept d’IL, qui ne semble pas toujours conforme aux propos théoriques illustrés dans la première partie, ce volume s’avère d’un grand intérêt dans la me-

sure où il montre la possibilité d'étendre le modèle d'analyse défini par Anne-Marie HOUDEBINE-GRAVAUD à une ample variété de discours, tout en témoignant de la vitalité du français dans différents types de discours en Afrique, à l'oral comme à l'écrit.

Cristina BRANCAGLIONI

Cristina SCHIAVONE (dir.), "Voix / voies excentriques: la langue française face à l'altérité" – Volet n. 1: "Les francophonies et francographies africaines face à la référence culturelle française", *Repères-Dorif. Autour du français: langues, cultures et plurilinguisme*, n. 2, novembre 2012

Repères-Dorif, la revue en ligne de l'Association Dorif-Università, Centro di Documentazione e di Ricerca per la Didattica della Lingua Francese nell'Università italiana (en libre accès sur le site <http://www.dorif.it/ezine/>), annonce dès son sous-titre, *Autour du français: langues, cultures et plurilinguisme*, les centres d'intérêt à la base des réflexions et confrontations accueillies dans ses pages; en particulier, comme il est dit dans la "Présentation de la revue" (n. 1, 2011), "[l]e plurilinguisme et le pluriculturalisme seront une toile de fond car ils sont une clef de compréhension du monde où les langues s'expriment".

Sa deuxième issue, *Voix / voies excentriques: la langue française face à l'altérité*, se situe parfaitement dans cette perspective et consacre le premier volet à l'étude du rapport entre langue et culture dans l'espace francophone africain. Une quinzaine de chercheurs et d'écrivains ont été invités à s'exprimer sur les questions soulevées par cette relation en considérant l'évolution du rôle du français en Afrique et l'hypothèse que dans plusieurs pays de ce continent "la langue française, malgré son statut privilégié [...] ne serait plus l'émanation directe de sa culture d'origine [et] que la culture de référence de cette langue n'est plus unique, mais relève d'une entité à plusieurs visages, pluriculturelle, où la culture française n'occupe plus la place de domination quasi exclusive comme dans le passé" (Cristina SCHIAVONE, "Les francophonies et francographies africaines face à la référence culturelle française").

Les contributions sont organisées en quatre sections. Dans la première, "Enjeux linguistiques et identitaires en tension dans la langue du quotidien", sont explorés les rapports entre langue(s), culture(s) et identité(s) dans différents contextes géographiques et linguistiques: la région de Ouagadougou au Burkina Faso (Amélie HIEN, Michel GIROUX, "Le français au Burkina Faso: usages multiples et rapports socio-affectifs complexes"), la réalité plurilingue et pluriculturelle du Cameroun (Jean-Benoît TSOFAK, Valentin FEUSSI, "Dire / Montrer / Construire une identité culturelle par des mots à travers la nomination et le discours commercial au Cameroun"), l'espace urbain de Dakar au Sénégal (Daouda NDIAYE,

“La difficile cohabitation du français et des langues africaines dans l’espace urbain africain: le cas de Dakar”) et, pour le Maghreb, le cas du Maroc (Fouzia BENZAKOUR, “Le français au Maroc. De la blessure identitaire à la langue du multiple et de la ‘copropriation’”).

Les deux sections centrales donnent la parole aux critiques littéraires et aux auteurs. Dans la deuxième, “Enjeux linguistiques et identitaires en tension dans la langue littéraire”, sont abordés le problème de l’authenticité de l’écriture littéraire en français (Michel BENIAMINO, “Langue, littérature, francographie”), la possibilité, non seulement d’écrire un roman, mais de créer une narratologie et une critique littéraire en wolof (Ousmane NGOM, “Militantisme linguistique et initiation littéraire dans *Doomi Golo* – roman wolof de Bubakar Bóris Jóob”) et le questionnement des auteur(e)s maghreb(e)in(e)s sur l’usage du français comme langue littéraire (Anna ZOPPELLARI, “Le Maghreb: de l’exil linguistique à la littérature-monde?”). La troisième section, “Écriture dans l’entre-plusieurs-langues-cultures et quête du soi-écrivain en tension”, voit Koulsi LAMKO (“La disparition de la mère”), Boubacar Boris DIOP (“Écrire entre deux langues. De *Doomi Golo* aux *Petits de la Guenon*”), Abdourahaman A. WABERI (“Afrique des langues prêtées, Afrique des langues mêlées”), Kangni ALEM (“La langue littéraire, le Français et l’expérience de l’écriture”) et Ali CHIBANI (“Une langue âme / Dans une langue corps. La Francographie: un héritage parmi d’autres?”) réfléchir sur leur rapport avec la langue et sur leur expérience d’écriture en français ou dans leur idiome maternel.

Dans la quatrième section, “Vers de nouvelles lectures de la Francophonie / francophonie?”, la parole revient aux linguistes: Robert CHAUDENSON (“Prolégomènes à une approche de la francophonie africaine”) propose de réécrire l’histoire de la francophonie à partir des “réalités, actuelles, concrètes et immédiates des États africains dits ‘francophones’”, tandis qu’Alain RICARD (“Sur la Francophonie, vrai (mais inavouable) héritage positif de la colonisation?”) invite à rompre avec la Francafrique en faveur d’une approche ‘intégrée’ des études africaines. Les deux soulignent l’importance d’une éducation linguistique adéquate que le manque de ressources et le désintéressement des autorités empêchent, malheureusement, de réaliser (si CHAUDENSON pense à l’enseignement du français, RICARD entend plutôt une éducation respectueuse de la diversité linguistique et culturelle africaine). Pierre MARTINEZ (“Un barbare en francophonie”), en revanche, s’appuyant sur son expérience directe dans plusieurs pays francophones, propose sa vision d’“une francophonie active et positive, même entre ombre et lumière, l’une n’existant pas sans l’autre”.

Hors dossier, ce fascicule accueille les réflexions issues d’une table ronde autour du volume *I linguaggi della voce. Omaggio a Iván Fónagy* (Biblink, 2010; interviennent Danielle LONDEI, Enrica GALAZZI, Paolo FABBRI, Magda INDIVERI, Laura SANTONE) et la section “Et tout le reste est littérature...”, qui présente des textes de Samir MARZOUKI (*Francophone*) et Pierre LÉON (*Aie Coucou, Pluie*

de grenouilles et lunapar, *Les copains et les turbulences du Quartier Latin*).

Barbara FERRARI

Hélène BLONDEAU, *Cet "autres" qui nous distingue. Tendances communautaires et parcours individuels dans le système des pronoms en français québécois*, Québec, Presses de l'Université Laval ("Les voies du français"), 2011, 255 pp.

Principalement destiné aux spécialistes du français québécois, l'ouvrage d'Hélène BLONDEAU pourrait également piquer la curiosité de tous ceux qui s'intéressent de manière plus générale au Québec et au français parlé sur les rives du Saint-Laurent. Cette étude minutieuse concentre les résultats de longues recherches menées sur l'alternance, en français parlé du Québec, des variantes simples ("Tiens *vous* aussi vous avez des problèmes", p. 5) et composées ("*Eux autres* ils disaient je parlais contre *eux autres*", p. 5) des pronoms non clitiques du pluriel. S'inscrivant dans le cadre théorique de la sociolinguistique variationniste, l'auteure analyse plusieurs types de corpus lui permettant de décrire les changements linguistiques individuels d'une "cohorte" de locuteurs suivie pendant plusieurs années, ainsi que de l'ensemble de la communauté québécoise. Ces changements linguistiques individuels et communautaires sont exclusivement analysés à travers l'étude approfondie de l'alternance des variantes simples et composées des pronoms non clitiques du pluriel.

Dans le premier chapitre ("Introduction", pp. 1-8) du volume, BLONDEAU expose les hypothèses de travail, définit les objectifs de son étude, le cadre théorique suivi pour les atteindre et présente la structure générale de l'ouvrage organisé en onze chapitres.

De nature théorique, le deuxième chapitre ("La variation et le changement sociolinguistique au fil du temps", pp. 9-28) est axé sur les principales théories sociolinguistiques de l'approche variationniste. BLONDEAU discute abondamment les enjeux qui déterminent les principales variations sociolinguistiques (diachronique, diastratique, diaphasique).

Le troisième chapitre ("La mesure de la variation en temps réel", pp. 29-52) présente de manière détaillée les corpus du français québécois que l'auteure a exploités et explicite la logique qui a porté à la constitution de différents échantillons (nombre et profil des locuteurs). Pour étudier le comportement linguistique des Québécois sur une période assez longue, elle a en effet utilisé les données du corpus "Sankoff-Cedergren", un ensemble de 120 entretiens menés en 1971 auprès de Montréalais francophones; les données des corpus "Montréal 84" et "Montréal 95" comprenant des entretiens menés auprès d'un petit groupe de locuteurs déjà interviewés en 1971 par SANKOFF et CEDERGREN. Ensuite, elle a

pu comparer les données de ces corpus avec celles issues du corpus “Récits du français québécois d’autrefois” constitué par Shana POPLACK et Anne ST. AMAND dans les années Quarante et Cinquante. Ce dernier corpus comprend des enregistrements, sous forme d’entrevues et de narration de contes, effectués auprès de locuteurs québécois nés dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Enfin, elle a pu enrichir ses analyses en exploitant et en comparant également les données provenant d’un “suivi longitudinal” d’un “échantillon de 30 locuteurs interviewés en 1971 et en 1984” à treize ans d’intervalle (p. 37).

Dans le quatrième et le cinquième chapitres, BLONDEAU entre dans le vif du sujet. Elle analyse tout d’abord (“Le paradigme pronominal des pronoms dits ‘personnels’”, pp. 53-78) le statut et les aspects syntaxiques, sémantiques, phonologiques et pragmatiques des pronoms clitiques. Ensuite, elle examine avec la même rigueur le statut et les différents aspects des pronoms non clitiques, jusqu’ici moins étudiés que les premiers. Elle passe également en revue un grand nombre de grammaires historiques et les principaux courants de la linguistique contemporaine. Dans le cinquième chapitre (“Alternance des formes simples et composées des pronoms non clitiques”, pp. 79-104), BLONDEAU aborde le cœur du sujet, c’est-à-dire l’alternance, en français québécois, des formes simples (“nous, vous, eux, elles”) avec les formes composées (“nous *autres*, vous *autres*, eux *autres*”) des pronoms non clitiques du pluriel. Même si les grammaires normatives de la langue française stigmatisent les formes pronominales composées et les qualifient tour à tour de langue familière, populaire ou vulgaire, elles apparaissent toutefois dans un grand nombre de variétés de français à travers la francophonie. Pour ce qui est du Québec, bien que l’usage des formes composées soit répandu et attesté depuis longtemps, il “ne semble pas avoir entraîné la disparition totale de la forme simple comme cela s’est produit pour l’espagnol” (p. 84). De plus, selon l’auteure, “la mise en relief permettant d’insister sur la différence ou la distinction entre un groupe ou un autre aurait perdu sa force” et “l’effet de contraste appréhendé n’aurait plus cette fonction distinctive. Le modificateur [*autres*] se serait grammaticalisé comme marque morphologique de pluralité” (p. 85).

Dans le sixième chapitre (“Les contraintes linguistiques sur la variation entre les formes simples et composées”, pp. 105-139), BLONDEAU discute les données issues d’un corpus constitué d’interviews menées auprès de 30 locuteurs en 1971 et ensuite en 1984. L’analyse de 1.385 occurrences extraites de ce corpus montre que la variante composée (avec *autres*) apparaît dans 87% des occurrences, alors que la variante simple n’apparaît que dans 13% des occurrences. Elle remarque en outre que la forme simple du pronom pluriel apparaît principalement avec le pronom *nous* et moins avec le pronom *eux* (pp. 106-107). Tandis que la forme composée avec la deuxième personne du pluriel (vous *autres*) atteint dans ces occurrences une fréquence de 100% (p. 116).

Avec le septième chapitre (“Le développement d’un marqueur sociolinguistique”, pp. 141-166), l’auteure se penche sur

les facteurs extra-linguistiques de ces 30 locuteurs interviewés en 1971 et en 1984 pour voir dans quelle mesure certaines variables (homme/femme, groupe socioprofessionnel, mobilité professionnelle, stylistique, facteurs temporels) peuvent déterminer l'utilisation de la forme simple ou composée. Elle en conclut que malgré "l'amalgame d'influences d'ordre social et stylistique [...] il y a tout lieu de penser que la variable à l'étude constitue un marqueur sociolinguistique" (p. 153). Par exemple, les locuteurs appartenant à un groupe socioprofessionnel élevé utilisent en majorité les formes simples, tandis que les locuteurs se trouvant "au bas de l'échelle socioprofessionnelle" (p. 144) utilisent en majorité les formes composées. De plus, l'ensemble des locuteurs de ce corpus utilisait plus les formes composées en 1971 qu'en 1984.

Pour voir si cette variation temporelle correspond à un "changement communautaire", au cours du huitième chapitre ("Le passage du temps", pp. 167-187) BLONDEAU compare les données de ses analyses avec 704 nouvelles occurrences extraites du corpus "Récits du français québécois d'autrefois" constitué d'enregistrements effectués auprès de locuteurs nés dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Elle constate ainsi que les formes simples sont beaucoup moins nombreuses dans ces occurrences (seulement 3%) que dans celles extraites des corpus constitués en 1971 et 1984 (13%). En conséquence, conclut-elle, "cette avancée de la forme simple à travers le temps correspond à un changement communautaire" (p. 168).

Dans le neuvième chapitre ("Le parcours du marqueur chez les individus entre 1971 et 1995", pp. 189-210), l'auteure ajoute à son étude l'analyse de 1.114 occurrences extraites d'enregistrements effectués auprès de 12 locuteurs faisant partie des corpus "SANKOFF-CEDERGREN", "Montréal 84" et "Montréal 95". En comparant ces nouvelles données avec les résultats des analyses précédentes, elle observe que, dans ce nouvel échantillon, les formes composées sont toujours les plus utilisées, car seulement 22% des occurrences présentent la forme simple. Elle remarque également que ce pourcentage dépasse le taux de formes simples présentes dans le corpus des 30 locuteurs enregistrés en 1971 et 1984 (13%) et démontre qu'il existe donc une tendance générale à l'augmentation de l'utilisation de la forme simple (p. 189). Pour ces occurrences également, les facteurs extra-linguistiques confèrent à la forme composée le statut de "marqueur sociolinguistique".

Au cours du dixième et dernier chapitre ("Le contraste situationnel", pp. 211-228), BLONDEAU élargit la réflexion sur l'alternance des formes simples et composées en analysant des occurrences issues d'auto-enregistrements de quatre locuteurs du corpus "Montréal 95". D'après elle, les auto-enregistrements faits autour d'activités domestiques ont un caractère plus informel par rapport aux entrevues semi-dirigées et ils pourraient donc fournir des informations complémentaires. Une micro-analyse exhaustive de l'influence exercée par les facteurs sociaux qui caractérisent les individus auto-enregistrés montre, par exemple, que l'augmentation de la fréquence de la forme simple est associée au niveau de

scolarité élevé des locuteurs et que l'augmentation de la fréquence de la forme composée est associée au faible niveau de scolarité des locuteurs (p. 213). En outre, une micro-analyse de l'influence exercée par des facteurs stylistiques (thèmes de conversation) montre que la forme simple est très peu utilisée par les locuteurs pendant les conversations informelles autour d'activités de la vie privée, mais la fréquence de cette forme augmente lorsque les sujets de discussion évoluent autour des thèmes de l'emploi, de la scolarité et du lieu de résidence. L'auteure en conclut que les locuteurs qui se sont auto-enregistrés lors d'activités de la vie privée utilisent très peu les formes simples et beaucoup plus les formes composées et que les sujets de conversation ont une influence importante sur l'alternance des deux formes des pronoms non clittiques du pluriel.

Dans la "Conclusion" (pp. 229-240), Hélène BLONDEAU commente à grands traits les résultats obtenus dans son étude en soulignant que "malgré une fréquence importante qui en fait à juste titre la variante 'habituelle', la variante composée connaît un déclin, en particulier dans certains contextes linguistiques comme le double marquage. Avec le temps, cette forme composée cède du terrain à la forme simple dont l'emploi augmente jusqu'en 1995" (pp. 229-230).

L'approche théorique et méthodologique suivie, la qualité des analyses et l'originalité des comparaisons de données provenant de nombreux corpus font de cet ouvrage une référence complète et précieuse pour les spécialistes du français parlé au Québec, pour les chercheurs et les étudiants, mais également pour les lecteurs curieux.

Gerardo ACERENZA

Hélène CAJOLET-LAGANIÈRE et Pierre MARTEL (dir.), avec la collaboration de Louis MERCIER, *Usito*, s.l., Les Éditions Delisme, 2013, www.usito.com

Dans le cadre des travaux lexicographiques concernant la francophonie, le Québec se distingue pour être le seul pays à avoir conçu des dictionnaires dans une perspective non différentielle, incluant non seulement le lexique en usage dans le contexte local mais aussi le vocabulaire général, commun à tout l'espace francophone, pour lequel on se réfère généralement aux dictionnaires élaborés en France, tels que le *Petit Robert* ou le *Petit Larousse*. Après les expériences du *Dictionnaire du français Plus* (1988) et du *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui* (1992) – et après les polémiques qui ont suivi – un nouveau projet (projet *Franqus*) a été lancé dans les premières années du XXI^e siècle, avec l'objectif d'élaborer un "dictionnaire du français standard en usage au Québec", dont la parution était d'abord prévue pour 2005³. En fait,

³ Cf. Charles VINCENT, "Un dictionnaire qui nous rassemble et qui nous ressemble", *Liaison, le journal de l'Université de Sherbrooke*, 31 octobre 2002 (www.usherbrooke.ca/liaison).

sa réalisation a demandé une période bien plus étendue, vu que le dictionnaire vient d'être lancé dans sa première édition commerciale complète en mars 2013, après avoir été mis à l'essai en version pilote (*Dictionnaire de la langue française. Le français vu du Québec*, 2009) auprès de quelques milliers d'utilisateurs volontaires qui ont eu la possibilité de communiquer aux rédacteurs leurs avis, suggestions, difficultés, etc. en contribuant ainsi au perfectionnement de la version finale. Disponible uniquement en format électronique – sans doute parce que cela assure la possibilité d'effectuer des mises à jour périodiques – le dictionnaire *Usito* est maintenant accessible sous forme d'abonnement annuel sur le site indiqué ci-dessus.

L'originalité de cet ouvrage est celle de s'appuyer sur un corpus informatisé constitué au Québec, au lieu de se baser sur une source lexicographique réalisée en France: les usages québécois, ainsi que la majorité des exemples et citations, sont extraits de la Banque de Données Textuelles de Sherbrooke (BDTS, <http://catfran.flsh.usherbrooke.ca/catifq/bdts/index.htm>). Réalisé par une équipe basée principalement à l'Université de Sherbrooke, en collaboration avec des spécialistes d'autres universités du Québec et des terminologues de l'Office Québécois de la Langue française, *Usito* propose "une description ouverte de la langue française qui reflète la réalité québécoise, canadienne et nord-américaine tout en créant des ponts avec le reste de la francophonie" (cf. page d'accueil); il s'adresse ainsi prioritairement à un public québécois, canadien et nord-américain, tout en essayant d'intéresser aussi les "francophones et francophiles"⁴ qui vivent et travaillent ailleurs. Sa nomenclature, d'environ 60.000 mots, inclut 10.000 emplois caractéristiques du français en usage au Québec; les entrées sont accessibles depuis l'index général, de même que les listes établies pour les gentils (noms des habitants d'une région ou pays) et toponymes, formants, préfixes, suffixes, abréviations, symboles, sigles, acronymes, dérivés de noms propres, proverbes, locutions latines.

Les articles, qui se font remarquer pour leur clarté et lisibilité, offrent, outre les définitions, des informations sur la prononciation et les variantes graphiques, des remarques encyclopédiques, des illustrations des emplois grâce à des exemples et citations; en fin d'article on trouvera une rubrique étymologique et, pour les verbes, l'accès direct aux tableaux de conjugaison. Un système de marques est prévu pour préciser, à côté de la répartition géographique (UQ: usage québécois; UF: usage français, pour les mots et acceptions qui ne sont pas employés au Québec; UA: usage acadien; BE: usage belge; HE: usage helvétique), le registre (neutre ou standard, familier, très familier), la connotation (littéraire, par plaisanterie, péjoratif, injurieux, ironique, injurieux et raciste, langage enfantin, souvent péjoratif, parfois péjoratif, souvent ironique), l'époque d'usage (vieux, vieilli, moderne, anciennement), la fréquence (rare, courant), les nombreux domaines sémantiques d'appartenance. On fournit en outre des précisions grammaticales, syntaxiques et rhétoriques très utiles dans le processus d'encodage.

⁴ Cf. la "Fiche d'information" disponible dans l'Espace média du site.

En ce qui concerne la description du français en usage au Québec, on peut se réjouir du fait que *Usito* ne se limite pas aux mots et expressions du registre courant ou soigné, mais qu'il accueille aussi des unités lexicales employées couramment dans le contexte familier: on y retrouve, par exemple, les formes que Claude POIRIER suggérerait d'inclure il y a quelques ans (*maganer, pantoute, poigner, courir la galipote, tout croche, sloche, trente-sous*⁵), présentées dans une optique non corrective qui permet, même aux non Québécois, de se faire une idée plus précise de la variété de français qu'on y parle. La description de l'usage québécois, ainsi que de la situation linguistique du Québec est en outre enrichie grâce à plusieurs des 85 "tableaux thématiques", signés par des spécialistes du domaine traité, qui lui sont consacrés: L'aménagement de la langue au Québec, Les emprunts à l'anglais au Québec, La féminisation au Québec, Les gentilés du Québec, Le joul, La langue anglaise en usage au Québec, Les langues autochtones du Québec, La législation linguistique du Québec, La lexicographie du français québécois, La lexicologie du français québécois, Les mots en -eux, Les mots en -oune, L'origine de la prononciation québécoise traditionnelle, La prononciation du français québécois, Les sacres en français québécois, Le statut du français au Québec, La toponymie du Québec; d'autres tableaux thématiques permettent d'explorer l'histoire, la géographie, la flore, la faune, la littérature, les arts, et beaucoup d'autres aspects de la culture du Québec; quatre tableaux s'adressent aux autres variétés de français de la francophonie septentrionale: Le français parlé en Acadie, Lexique d'acadianismes, Lexique de belgicismes, Lexique d'helvétismes.

Ces brefs chapitres thématiques font de *Usito* non seulement un dictionnaire de langue, mais aussi un ouvrage d'introduction au Québec, qui pourra s'avérer très efficace dans les contextes d'enseignement qui visent à s'ouvrir à l'espace francophone. L'accès à des modalités de consultation croisées ou transversales, peut-être dans une version ultérieure de l'ouvrage, pourrait par ailleurs ouvrir des perspectives nouvelles aux recherches en lexicologie et en lexicographie québécoises.

Cristina BRANCAGLION

Jean FOREST, *Le Grand Glossaire du français de France. Mots, sens et expressions qui font défaut au français du Québec*, Montréal, Triptyque, 2010, 464 pp.

Cet ouvrage doit être signalé essentiellement en raison de son titre, qui évoque l'idée d'un lexique différentiel visant à réunir les unités lexicales appartenant à la langue française mais qui ne sont pas employées au Québec. Il s'agit en réalité d'un répertoire à trois colonnes qui met en parallèle le "Français de France" (première colonne), son "Équivalent anglais" (deuxième colonne) et

⁵ Claude POIRIER, "Finie la quarantaine pour les lexicographes québécois!", *Le Devoir*, 26 janvier 2005, p. B5.

le “Français du Québec” (troisième colonne), sans aucun élément de description, étant donné qu’on ne précise ni la classe grammaticale, ni la prononciation, ni le registre ou le contexte d’emploies formes enregistrées; pour suggérer la prononciation (“à l’anglaise” ou “à la québécoise”: pp. 26-27) on a recours à des travestissements graphiques des mots. Les entrées de la première colonne peuvent prévoir des renvois à d’autres mots, mais cela “ne signifie [...] pas qu’on trouvera forcément ce terme à l’intérieur de ce glossaire, il peut simplement vous renvoyer au *Petit Larousse* ou au *Petit Robert*” (p. 23).

L’auteur, professeur de langue et littérature à l’Université de Sherbrooke, a voulu annoncer ses objectifs et décrire sa méthodologie dans une “Introduction” (pp. 9-28) écrite dans un style emphatique et pamphlétaire, où il critique la tradition lexicographique française et québécoise, notamment pour avoir toujours exclus les mots d’usage populaire en enrichissant plutôt les nomenclatures en introduisant des mots spécialisés; malgré cela, son *Grand Glossaire* inclut, à côté de la “langue populaire”, de l’“argot” et de la “langue familière”, la “langue spécialisée” et ce qu’il appelle “la *langue quotidienne*, mélange de populaire, de familier, de *soutenu* et de *technique*, alimentée tant par le vieux fonds de la langue que par le familier banalisé, le bureau, l’usine et le café, la publicité et les médias” (p. 21, italiques dans le texte). Ces étiquettes reflètent une vision verticale, pyramidale de la langue et correspondent aux “étages qui constituent la pyramide langagière [en gras] qui charpente ce *Grand Glossaire*” (p. 21). Quant au rapport entre les deux variétés de français présentées, de France et du Québec, FOREST les propose dans une relation de traduction en précisant qu’il “ne s’agit en aucun cas de découvrir comment ce qu’on dit ailleurs en français se traduit ici en québécois, mais au contraire d’aboutir à l’expression française de ce qui se dit ici en québécois” (p. 25): étant donné que l’ordre alphabétique est établi en fonction de la première colonne, cette modalité de consultation nous semble de fait impraticable; cela implique en tous cas une vision corrective de la langue, confirmée dans la “Conclusion”, où l’auteur déclare avoir voulu “montrer à quel point le franglais que nous parlons dans la vie quotidienne est une langue appauvrie, tant à l’égard du français que de l’anglais” (p. 457).

Pour ceux qui s’intéressent réellement aux usages spécifiques à la France, et à une description sérieuse de l’usage québécois, nous renvoyons à un autre dictionnaire réalisé à l’Université de Sherbrooke, le dictionnaire *Usito* présenté ci-dessus.

Cristina BRANCAGLIONI

Chantal NAUD, *Dictionnaire des régionalismes des îles de la Madeleine*, Montréal, Québec Amérique, 2011, 312 pp.

Paru une première fois en 1999⁶, le dictionnaire de Chantal NAUD est maintenant repropo­sé par les éditions Québec Amérique, initiative due sans doute à la récompense accordée en 2007 par l'Office québécois de la langue française, qui y a reconnu une "œuvre de pionnière, originale et rigoureuse" (p. VI).

Le volume est introduit par une "Préface" (pp. V-VI) de la lexicographe Marie-Éva de VILLERS, qui présente brièvement l'ouvrage et l'auteure; elle rappelle en particulier que Chantal NAUD, Québécoise, n'est pas originaire de l'archipel, où elle s'est établie en 1966 comme enseignante de français et de littérature française: "de ce fait, elle est en mesure de repérer des emplois qui se distinguent du français courant, et en particulier du français du Québec" (p. V). En effet, tout en appartenant à la province du Québec, les îles de la Madeleine sont peuplées en majorité par des descendants d'Acadiens, ce qui fait que la variété acadienne constitue une composante essentielle du parler de l'archipel, à laquelle s'ajoutent d'autres apports linguistiques: des parlers de l'Ouest et du Centre-Ouest de la France, de l'ancien dialecte normand de l'île de Jersey, des vieux langages néerlandais et scandinaves qui ont laissé des traces dans le vocabulaire de la mer, et enfin de la langue anglaise et des langues amérindiennes. La complexité et la richesse de ce paysage linguistique est illustrée dans la section "La langue des îles de la Madeleine" (pp. XIV-XV) et ses particularités lexicales, phonétiques et morphosyntaxiques sont décrites dans les "Observations générales" (pp. XVI-XIX).

Le dictionnaire, réalisé "après 30 ans d'écoute et quelque 5 années d'une recherche plus systématique" ("Présentation", p. VIII), s'appuie sur la consultation de sources écrites et orales d'où sont extraites les citations proposées dans les articles. Les premières incluent des documents littéraires ou bien des études concernant la nature, l'histoire, le contexte socio-culturel de l'archipel et des autres territoires acadiens, ainsi que des glossaires et dictionnaires sur le français des îles, sur les variétés acadienne et québécoise, sur les parlers de France et les états plus anciens du français; les sources les plus citées sont des œuvres d'Hector CARBONNEAU, Pascal POIRIER, Geneviève MASSIGNON, Paul HUBERT et du père Anselme CHIAS­SON, pour lesquels on a introduit de brèves présentations aux pp. IX et X. Quant aux sources orales, il s'agit des témoins consultés entre 1993 et 1998, présentés aux pp. IX-XIII, pour la plupart des personnes âgées sur lesquelles on fournit quelques renseignements peu systématiques.

Chaque article indique la transcription phonétique de la prononciation "la plus fréquemment entendue" ("Méthodologie et mode d'emploi du dictionnaire", pp. XX-XXI: p. XX) et offre des explications, ou des hypothèses, sur l'origine du mot en faisant

⁶ *Dictionnaire des régionalismes du français parlé des îles de la Madeleine*, L'Étang-du-Nord, Éditions Vignaud.

des parallèles avec les autres variétés de français parlées dans les Amériques et en France; la microstructure prévoit, au besoin, des commentaires explicatifs et/ou encyclopédiques, l'indication des variantes graphiques et des renvois analogiques à des mots appartenant au même domaine sémantique. Ces renvois peuvent parfois surprendre, comme c'est le cas du mot *éloise* – (“éclair suivi du tonnerre”, pron. [elwaz]), devenu célèbre même en Europe en tant que nom du cirque fondé en 1993 par des Madeleiniens – pour lequel on renvoie au mot *marionnette*, un emprunt au français québécois qui désigne l'aurore boréale. La nomenclature inclut aussi les toponymes et les noms propres, qui aident à mieux connaître les îles de la Madeleine, où autrefois on pouvait trouver, par exemple, une baie dénommée *La Martinique*, une station radio appelée *Marconi*, ou rencontrer une femme, Maria PATTON (enregistrée à la lettre M), qui avait tellement marqué le milieu local grâce à son engagement social, que son nom a donné lieu à l'expression *être su' Maria Patton* (“recevoir un soutien financier gouvernemental d'un programme d'aide sociale”). Ces entrées, qui intéressent surtout pour leur contenu historique et culturel, auraient sans doute tiré profit d'un classement à part, dans une liste ou deux, où il serait plus facile de retrouver tous les noms des personnes qui ont marqué l'histoire de l'archipel ou de ses localités principales. Il n'en demeure pas moins un répertoire important pour tous ceux qui désirent avoir une vision plus complète des variétés du français parlées au Canada et, plus généralement, “un instrument de plus pour ceux qui s'intéressent à l'évolution des langues régionales dans un milieu déterminé” (p. VIII).

Cristina BRANCAGLIONI

France MARTINEAU et Marcel BÉNÉTEAU, *Incursion dans le Détroit. Journal Commansé le 29 octobre 1765 pour Le voyage que je fais au Mis a Mis*, Québec, Les Presses de l'Université Laval (“Les Voies du français”), 2010, 138 pp.

Le marchand Charles-André BARTHE – fils d'un gascon, né à Montréal en 1722 – s'établit au fort de Détroit en 1746 où il parvient à occuper une position relativement prestigieuse, grâce aussi au mariage avec une femme appartenant à une des familles de commerçants parmi les plus importantes des “Pays d'en haut”, les territoires qui se trouvent autour des Grands Lacs. En 1765, quelques mois après avoir perdu sa femme, il part en voyage au long des rivières Détroit et Miamis, pour arriver au poste de Miamis un mois plus tard. Il s'agit d'un “hivernement”, un voyage entrepris en hiver, quand les fourrures sont plus belles, pour aller à la rencontre des chasseurs et se procurer ainsi des marchandises de qualité. Il décide de tenir un journal personnel, sans doute

avec le seul objectif de noter des informations qui pourraient être utiles pendant un autre voyage, présenté ici en offrant en parallèle une version fidèle au texte original et une version en orthographe modernisée, dans laquelle la ponctuation a été rétablie selon les règles actuelles.

Il s'agit d'un document très intéressant non seulement dans une perspective historique et culturelle, mais aussi du point de vue linguistique, puisqu'il témoigne "de la langue française dite 'de frontière' à l'aube du Régime anglais" (p. 1) et s'avère ainsi précieux pour l'étude de l'évolution du français en Amérique. Rédigé essentiellement dans un style informatif, le journal de BARTHE se présente comme un genre hybride, à la fois journal de voyage, livre de comptes et journal personnel, où le scripteur se livre quelquefois à l'écriture intime pour décrire ses rêves.

Les 19 pages reproduites dans ce volume ("Texte", pp. 31-99) sont précédées d'une solide et très utile "Introduction" (pp. 1-30), dans laquelle les éditeurs décrivent l'univers complexe où BARTHE vit et écrit, sous le profil géographique, historique, politique et culturel. Cela permet de mieux apprécier les questions de langue qui sont décrites dans la suite, toujours en tenant compte des usages de l'époque, en France et dans les différentes régions d'Amérique, ainsi que des compétences des locuteurs issus de la même classe sociale. En ce qui concerne la grammaire, on étudie la structure de la négation (omissions du *ne*, emploi de *point* en variation avec *pas*), la conjugaison de la 1^{re} personne du verbe *aller* (*je vas*), l'emploi du pronom *lui* au lieu de *y* et de quelques prépositions. Les graphies sont l'objet d'un commentaire plus étendu, surtout pour l'attestation de quelques alternances à partir desquelles on essaye de reconstruire la prononciation sous-jacente; on en conclut que "l'orthographe de Barthe dévoile un scripteur malhabile qui révèle ici et là des éléments d'une prononciation régionale" (p. 27), parfois difficiles à expliquer chez ce locuteur. Quant au vocabulaire, s'il n'est pas surprenant d'y retrouver des termes concernant le commerce des fourrures, il est par contre "intéressant de noter qu'[il] n'inclut aucun terme emprunté à la langue anglaise, malgré la présence des Anglais dans le milieu commercial et administratif du Détroit" (p. 27); le texte fait en outre relever des mots désormais sortis de l'usage ainsi que des particularités de l'intérieur du continent. La dernière partie de l'"Introduction" illustre les critères suivis dans l'établissement du texte, qui est accompagné de notes de nature historique dans la version modernisée, tandis que les notes d'ordre grammatical, phonétique et portant sur l'interprétation du texte apparaissent dans la version d'origine.

L'édition est complétée par un glossaire de plus de 50 entrées, qui fournit un commentaire historique des mots utilisés par BARTHE ("Lexique", pp. 101-113), ainsi que par une "Liste des phénomènes grammaticaux" (pp. 115-118) et une "Liste des graphies récurrentes" (pp. 119-126). Les "Références bibliographiques" (pp. 127-136) seront utiles pour découvrir les nombreuses recherches portant sur le français "de frontière" ou "de l'intérieur" (p. 16) parlé dans ces régions, moins étudié que d'autres variétés

américaines par les chercheurs européens, notamment en Italie.

Cristina BRANCAGLION

France MARTINEAU, “Les français en Amérique du Nord: hier et aujourd’hui”, in Klaus-Dieter ERTLER, Stewart GILL, Susan HODGETT, Patrick JAMES (dir.), *Canadian Studies: The State of the Art. Études canadiennes: Questions de recherche. 1981-2011: International Council for Canadian Studies (ICCS) 1981-2011: Conseil international d’études canadiennes (CIEC)*, Frankfurt am Main, Berlin, Bern, Bruxelles, New York, Oxford, Wien, Peter Lang (“Canadiana. Littératures / Cultures, Littératures / Cultures”, vol. 10), 2011, pp. 233-254

Ce volume, qui commémore le trentième anniversaire de la fondation du Conseil International d’Études Canadiennes, fournit l’occasion pour établir un bilan des recherches dans le domaine des études canadiennes, études qui abordent des disciplines variées, analysées selon des approches critiques protéiformes. À l’intérieur d’un corpus qui comprend vingt-six articles, toujours accompagnés d’une bibliographie fouillée et mise à jour, nous concentrerons ici notre attention sur le seul article de caractère linguistique concernant la francophonie nord-américaine, “Les français en Amérique du Nord: hier et aujourd’hui” (pp. 233-254), tandis que les articles concernant les aspects littéraires et culturels seront pris en considération dans la section *Francophonie du Québec et du Canada* dans la présente issue de la revue. France MARTINEAU y fournit un aperçu des lignes directrices de la recherche en linguistique historique au Canada en subdivisant sa recherche en quatre points: elle décrit la situation historique du français en Amérique du Nord pour présenter ensuite des travaux en linguistique historique ainsi qu’une synthèse des travaux de sociolinguistique historique sur la grammaire du français canadien. Elle termine, enfin, en brossant les perspectives de recherche dans ce domaine.

Bernard GALLINA

Robert DAMOISEAU “Indétermination nominale et aspect en créole martiniquais et en créole haïtien”, in Gerry L’ÉTANG (dir.), “De la créolisation culturelle”, *Archipelis*, n. 3-4, 2012, pp. 293-302

En partant du constat que “l’absence de déterminant au sein du syntagme nominal est fréquente en créole” (p. 293), DAMOISEAU présente les différents effets de sens de l’indétermination nominale et étudie ensuite l’indétermination du nom et la valeur aspectuelle du prédicat dans le créole martiniquais et le créole haïtien. Il arrive ainsi à mettre en lumière les traits caractéristiques des deux systèmes, en particulier pour ce qui concerne l’opposition imperfectif / perfectif qui les structure.

Francesca PARABOSCHI

André THIBAUT (dir.), *Le français dans les Antilles: études linguistiques*, Paris, L’Harmattan, 2012, 428 pp.

En novembre 2010 André THIBAUT organisait, à l’Université de Paris Sorbonne, un colloque consacré au “Français régional antillais: exploration et délimitation d’un concept”, dont une partie des communications ont été sélectionnées et enrichies pour la réalisation de ce volume, qui inclut aussi des textes issus d’autres journées d’études ou spécialement écrits pour la publication de cet ouvrage. L’intention est celle de combler le “relatif désintéret” (p. 11) des linguistes pour l’étude synchronique et diachronique du français antillais qui, deux ans après le colloque de la Sorbonne, est désigné “français dans les Antilles”, une expression jugée plus apte à évoquer la complexité de la réalité linguistique antillaise, qui se réfère au “français tel qu’il est pratiqué (c’est-à-dire parlé et écrit) dans les Antilles (Petites et Grandes), des origines à nos jours, par tous les groupes socio-ethniques traditionnellement implantés sur place, dans toutes les circonstances de la vie” (p. 13). L’objectif de contribuer à enrichir ce champ d’études est assurément atteint, et la présentation du volume constitue déjà un acquis important dans cette direction: THIBAUT (“Le français dans les Antilles: présentation”, pp. 11-28) s’interroge sur les raisons du peu d’intérêt pour ce sujet, et essaye de répondre en établissant un parallèle avec l’évolution des études sur les variétés diatopiques en Europe. Il décrit ensuite la démarche adoptée, qui n’est plus celle du créoliste, mais plutôt celle du francisant intéressé à “ce que le créole peut nous apprendre sur l’histoire du français, en particulier du français oral, populaire et quotidien, celui auquel la tradition lexico- et grammaticographique n’a pas toujours rendu justice” (p. 12). Ensuite il retrace brièvement l’évolution du fran-

çais antillais, fait un bilan des recherches qui lui ont été consacrées et le décrit dans ses variations diaphasiques, diamésiques et diatopique; il met en relief en particulier l'émergence récente d'une nouvelle variété, "parlée pour la première fois par la majorité de la population, et dont l'existence est due à la non-transmission du créole comme langue maternelle en milieu familial" (p. 16).

Le volume est ensuite organisé en cinq parties et s'ouvre par la section "Histoire et étymologie": Annegret BOLLÉE présente des données extraites d'un dictionnaire créole en préparation ("Étymologies créoles. Contributions du *Dictionnaire étymologique des créoles français d'Amérique* (DECA) à l'histoire du vocabulaire régional antillais", pp. 31-50) en privilégiant les catégories lexicales susceptibles d'être utilisées en français régional, à savoir les mots d'origine étrangère et les 'survivances' de France. Jean-Paul CHAUVÉAU ("Des régionalismes de France dans le créole de Marie-Galante", pp. 51-100) analyse les données d'un dictionnaire créole afin d'identifier les régionalismes de France de l'époque classique qui se sont installés dans les Caraïbes; cela lui permet d'identifier 58 "types lexicaux [qui] ont fait partie de la langue d'usage entre les différentes îles" et de montrer ainsi qu'il "s'est déterminé très tôt un français commun antillais dans lequel se sont intégrés les régionalismes de diverses origines" (p. 96). Silke JANSEN ("La formation du français régional des Antilles: l'apport du taïno", pp. 101-138) s'intéresse à la situation linguistique des Antilles au XVI^e siècle et à la reconstruction des langues antillaises précolombiennes, le taïno et le caraïbe insulaire, afin de retracer les phénomènes d'emprunt; elle en conclut que "seul le caraïbe insulaire a pu influencer le français de manière directe, par le contact entre les marins, colons et missionnaires français et les habitants autochtones des Petites Antilles. Le taïno, langue indigène des Petites Antilles [...], avait déjà disparu depuis plusieurs décennies quand, à partir de la fin du XVI^e siècle, [...] les Français réussirent à prendre pied à l'île d'Hispaniola et dans la partie sud de l'archipel antillais" (p. 135).

La deuxième partie, portant sur "Les diatopismes antillais dans le discours littéraire", propose tout d'abord une étude d'Inka WISSNER sur "L'usage du français à la Dominique dans le discours romanesque" (pp. 141-206), qui consiste en une analyse différentielle et sociopragmatique du roman *Notre-Dame des Caraïbes* d'Yves VIOLLIER (2000), précédée d'une description de la situation linguistique de la Dominique actuelle et d'une présentation de la méthode de travail de VIOLLIER; l'essai est complété par un lexique des antillanismes retenus (pp. 168-206), dont on fournit une définition, des citations, un commentaire pragmatique, des remarques historico-comparatives et un bilan bibliographique des sources françaises et créoles. Dans l'article suivant, Teodor Florin ZANOAGA propose des "Observations sur la formation des mots en français littéraire antillais" (pp. 207-221), qui se fondent sur l'analyse de trois romans de l'écrivain guadeloupéen Ernest PÉPIN (*L'Homme-au-bâton*, 1992; *Tambour-Babel*, 1996; *L'Envers du décor*, 2006) et visent à identifier les procédés de formation lexicale

exploités, parmi lesquels les plus productifs s'avèrent la composition et le changement de catégorie grammaticale. La dernière contribution de cette section est une étude de Gabriel Harfield PINHEIRO sur "Saint-John Perse à l'épreuve d'une traduction en portugais" (pp. 223-239).

La troisième partie – "Phonétique" – inclut deux articles. Le premier – une version remaniée d'une communication présentée par André THIBAUT aux journées "Phonologie du français contemporain" (Paris, 9-11 décembre 2010) – a l'objectif d'identifier le timbre du schwa en français populaire colonial, à travers l'analyse des aboutissements de <e> en créole antillais, sur la base du dépouillement de la nomenclature d'un dictionnaire créole⁷; cela permet d'avancer l'hypothèse que "la voyelle correspondant au graphème <e> devait être intermédiaire entre [i] et [u] du point de vue de son articulation, et d'aperture assez fermée" ("Les avatars du schwa colonial dans le créole des Petites Antilles", pp. 243-269; p. 265). L'autre article est une analyse très approfondie du trait le plus emblématique du français guadeloupéen – la prononciation du *r* – menée par Elissa PUSKA ("Le caméléon dans la jungle sonore: variation du *r* en Guadeloupe", pp. 271-311) en exploitant les données recueillies en 2004, en Guadeloupe, grâce à une enquête réalisée dans le cadre du projet "Phonologie du français contemporain" auprès de 20 locuteurs âgés entre 18 et 83 ans. PUSKA décrit d'abord le comportement du *r* dans les différentes variétés de créole, ainsi qu'en français réunionnais et en français de référence, avant d'étudier son corpus de français guadeloupéen, caractérisé par une grande diversité de variantes qui sont analysées en fonction de leur variation interne (position syllabique et contexte phonotactique) et externe (selon le locuteur).

Les deux contributions qui composent la section suivante portent sur "Le français en Haïti". Dominique FATTIER illustre les sources primaires et secondaires concernant le français d'Haïti, à partir des textes anciens (monographies et journaux), en passant par le corpus littéraire, pour en venir enfin aux travaux linguistiques et à l'*Atlas linguistique du créole haïtien*⁸ ("Le français d'Haïti: remarques à propos des sources existantes", pp. 315-337). Dans l'autre contribution ("De la cueillette des données empiriques en Haïti à la construction 'linguistique' de la réalité", pp. 339-358), Oubril DAMUS présente et analyse deux inventaires lexicaux réalisés à partir de mots relevés dans deux monographies concernant la culture traditionnelle haïtienne, et montre ainsi "comment les sciences humaines doivent s'inventer leur propre terminologie en français lorsqu'elles cherchent à rendre compte de la réalité culturelle haïtienne" (p. 25).

La dernière partie concerne la "Lexicographie" et inclut deux études sur la *Base de données lexicographiques panfrancophone* (BDLP). Dans la première, André THIBAUT présente "La nouvelle BDLP-Antilles" (pp. 361-371), dont il illustre les sources, les principaux champs onomasiologiques et les unités lexicales en commun avec d'autres régions francophones. La deuxième est une "Étude lexicale du français régional des Antilles: à la recherche

⁷ Ralph LUDWIG et alii, *Dictionnaire créole français*, [s.l.], Maisonneuve et Larose / Servedit / Jasor, 2002.

⁸ Dominique FATTIER, *Contribution à l'étude de la genèse d'un créole: l'Atlas linguistique d'Haïti, cartes et commentaires*, Villeneuve d'Ascq, Agence Nationale de Reproduction des Thèses, 1998, 6 voll.; l'ouvrage est accessible sur le site <http://www.u-cergy.fr/fr/laboratoires/labo-ldi/publications/these-creole.html>.

d'une méthodologie appropriée" (pp. 373-395), dans laquelle Teodor Florin ZANOAGA développe les propos présentés au *Colloque BDLP* (Université de Neuchâtel, 29 septembre-1^{er} octobre 2010) et réfléchit aux problèmes posés par la description différentielle des régionalismes, en comparant le modèle de micro-structure d'un glossaire différentiel et d'une fiche lexicale de la BDLP-Antilles.

En fin de volume on propose un très utile "Index des formes citées" (pp. 397-417), qui permet de retrouver rapidement les mots traités.

Cristina BRANCAGLION